

L'annuaire de la Presse suisse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 34

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206238>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

RIQUET

III

HENRI Crinson ne se sentait pas de joie à l'idée qu'il allait pénétrer les arcanes de l'art de guérir. Il se voyait déjà *meige* comme son patron, c'est-à-dire le médecin du peuple, du petit peuple toujours mal à l'aise avec les docteurs sortis des universités, parce qu'il les devine trop éloignés de lui. Peut-être s'établirait-il aux Herbagères même, en pleine campagne, et aurait-il aussi une pharmacie, toujours comme M. Potard. Il fut debout avant six heures, endossa ses plus beaux habits et fit les cent pas devant la boutique de la place Saint-Gervais, en attendant la venue de son maître.

— Pas n'était besoin de te mettre en grand noir, lui dit M. Potard en l'apercevant, nous n'allons pas à un enterrement... Enfin, souhaitons que ta mine n'effraie pas mes malades.

Leur première visite fut pour un petit enfant qui souffrait du mal de dents.

— Vous lui laverez les gencives, dit M. Potard à la mère, avec une eau que je vous préparerai et que vous viendrez prendre à la pharmacie.

Ils allèrent ensuite à Carouge voir ce pauvre M. Cannelle. Ils le trouvèrent au fond de son lit, soupirant, gémissant, un bonnet de nuit enfoncé jusqu'aux oreilles.

— Eh bien ! comment allons-nous aujourd'hui ? demanda M. Potard en lui tatant le pouls.

— Ah ! monsieur, je me sens toujours bien mal.

— Et cette nuit ?

— Oh ! cette nuit (la toux lui coupait le souffle et la parole, comme s'il eût été véritablement poitrinaire), une nuit de purgatoire, longue, longue, elle ne finissait plus !

— Il vous faut prendre patience... Votre langue ?

Et maître Cannelle, comédien dans l'âme, tira une langue longue de deux pouces, une grosse, vilaine langue, jaune comme du safran.

Le jeune Crinson tendait ses oreilles et écarquillait ses yeux tant qu'il pouvait.

— Et.... pst ! pst ! pst ! reprit M. Potard, ça va ? c'est abondant ?

— Pst ! pst ! pst !... que voulez-vous dire ?

— Mais le vase, donc.

— Ah ! ah !... Je ne sais trop que vous dire.

— Voyons cela.

Ayant nettoyé les verres de ses besicles, M. Potard prit le vase battant neuf et s'approcha de la fenêtre pour y voir mieux. Il reconnut bien vite que son ami Cannelle, suivant point pour point ses instructions, y avait bien vidé la bouteille de vieux vin de Fêchy. Il éleva le vase à la hauteur de son nez et flaira. A côté de lui, l'apprenti ne perdait pas un de ses gestes.

— Elle est belle, fit M. Potard, satisfait, belle et limpide comme de l'eau de Gimel ; un brin jaunâtre, pourtant ; mais elle marque un grand mieux. Ne le sentez-vous pas, maître Cannelle ?

— Ah ! mon Dieu, non !

Alors l'apothicaire trempa deux doigts dans le liquide et quand il les eut bien trempés, il les lippa, les retrempa et les relippa.

— Ça va beaucoup mieux, vous pouvez m'en croire : goût naturel, ni trop doux, ni trop salé, enfin c'est presque parfait.

— Dieu le veuille ! fit Cannelle retenant à grand-peine son envie de rire à la vue de Crinson dont le nez s'allongeait et qui semblait n'être plus très solide sur ses longues quilles.

— Au plaisir de vous revoir, mon cher Cannelle, dit le *meige*-apothicaire en prenant sa canne et son chapeau... Ah ! j'oubliais : s'il arrivait que demain je ne puisse pas venir, ne vous tourmentez pas, je vous enverrai mon élève, qui vous auscultera, tâtera de votre urine et me rendra compte de tout... Il va sans dire que vous vous en tiendrez à la tisane que je vous ai

prescrite ; prenez-en même un verre, je veux dire une écuelle de plus et tenez-vous au chaud.

Le pharmacien et son élève s'en allèrent. Peu s'en fallut que Riquet ne roulât du haut en bas de l'escalier. La tête lui tournait, il avait des sifflements dans les oreilles. Tout le long du chemin, il demeura coi.

Aussitôt qu'ils furent à la boutique :

— Henri, lui dit M. Potard, écoute : demain je suis attendu dans le pays de Gex, tu me remplaceras donc...

— Monsieur, interrompit l'apprenti, je ne vous remplacerai pas, j'en ai assez ainsi !

— Comment, tu en as assez ?

— Oui, si j'avais su que pour devenir un pharmacien il fallait être un porc, vous ne m'auriez jamais vu ! Et vous ne me reverrez jamais non plus ! Je m'en vais. J'aime mieux vivre en paysan aux Herbagères, nettoyer l'étable aux vaches, le boïton des porcs, bêcher la terre, manger quand j'ai faim et boire quand j'ai soif. Adieu, monsieur Potard ; portez-vous bien.

Riquet fit sa malle et, le jour même, vous auriez pu le voir dans le jardin de son père, en culotte de grisette, coiffé d'un vieux chapeau et poussant une brouette chargée de crotin.

— Voilà au moins un vrai Crinson ! fit son père du fond de la grange.

— C'est égal, soupira la mère, j'aurais bien aimé qu'il se fit apothicaire.

CASCARELET.

Lo niô.

Nous demandions samedi dernier s'il existait un mot français correspondant au mot patois *lo niô*, désignant l'œuf laissé dans un nid de poule pour engager celle-ci à y revenir pondre.

Deux de nos abonnés ont bien voulu répondre à la question. Le mot existe. *Lo niô* s'appelle en français *le nichet*, et voici comment l'indiquent Littré :

Nichet (Ni-chê; le *t* ne se prononce et ne se lie jamais; au pluriel l's se lie : les ni-chê-z et les nids), subst. masculin. Œuf qu'on laisse dans un nid pour que les poules y aillent pondre.

La voix de l'expérience. — Qu'importe les lois et règlements, mais non les personnes chargées de leur application !

ONNA CRANA TOMMA DE TCHIVRA

Po tsaud, ie fasâi tsaud. On étâi à midzô passâ et âo mâitet dâi canitiule. On cheintâ lo tounerro que voliâve binstout bramâ à mor âovert, lo teïmps étâi pèsant et on avâi bin de la peina à se trêna. Assebin quand mè trâi farceu, Pierro, Djan et Luvi que sè promènâvant, arrevirant dè coûtè on bocon de tsalet dein la montagne, sè dépâtsirant de criâ pè la fenitra à la vilhie que l'étâi que tota soletta se ne pouâve pas lau baillî oquie à bâire et pâo-tître à medzi, mà dein ti lè cas à bâire.

— Oh bin ! que vâ, que dit dinse la vilhie, lâi a onna gotta de petit-laci.

— Eh bin ! apporta-no z'eïn et pas pou, que dit Pierro.

— Et vo n'âi rein d'autro, que fâ Djan.

— Perdounâ mè bin, Monsu, que repond la vilhie ein beteint onna quietta dèso sa béguinta, lâai a oncora dau pan.

— Et quie avoué ? lo pan tot solet l'a trau de farna.

— Eh bin, vâite-que, pâo-tître que porré vo baillî oncora onna bouna tomma de tchivra que mè reste du l'an passâ.

— Va po la tomma ! que diant dinse mè trâi compagnon, tandu que la vilhie apportâve su on banc dèvant l'ottô dau petit-laci, dau pan, et onna tomma dza d'on certain âdzo câ l'a faliu la rasa on bocon po doutâ lè pai. (Porrâi bin avâi z'on z'u commenî, clli serpeint de tomma !)

Quinte goulufrâie, bonté dau ciè ! Assebin quand on è dessu sè piaute du lo sèlâo lèveint et quand on a bin piautounâ, piautounâ, on a sâi et on a fam. Mâ lè clia guieuz de tomma que lau baillive de l'appétit ; mè l'eïn medzivant et mè l'eïn arant voliu. L'avant copâie tot à l'eïnto avoué lau coui et rupâvant, rupâvant que ma fâi s'eïnbourzailliant tandu que la poutra tomma vegnâi à rein.

Et bon goût que l'avâi, onn' oudeu de montagne, et de tchivra principalement ; l'étâi à sè relètzî lè potte et à n'eïn redèmanda iena.

Plie proutse dau mâitet on pregnâi et meillâo la tomma l'ire.

Tot d'on coup, Luvi, ein copeïn avoué son coui lo derrâi bocon, ie trâove, justo âo mâitel... sède-vo quie ? Oh ! pas oquie de coffo, na ! mà oquie que montrâve bin que la vilhie lè z'avâi pas trompâ et que l'étâi bin onna tomma de tchivra. Eh bin ! ie trâoivant quatre pétote de tchivra, asse naïre que dâi gran de café. Vo z'arâi faliu lè z'ouère recaiffâ, cllia trâi corps.

— Ein a iena po tsacon de no, que fâsâi Djan, et duve por tè, Luvi, du que l'è tè que te lè z'a trovâie.

— Pardieu, que dit Pierro, comprègnio ora porquie la tomma étâi plie bouna âo mâitet qu'âo bord.

Et riguenâvant tant que ma fâi la vilhie rareve avoué sa béguinta su l'orolhie :

— Qu'âi-vo tant à riguenâ, que ie fâ dinse, ne trovâ-vo pas ma tomma prau mâora ?

— Oh ! lâi repond lo Luvi, po mâora, l'è mâora, vouâitida : l'a dza lè pepin tot nâi !

MARC A LOUIS.

L'Annuaire de la Presse suisse, édition 1909, a paru il y a quelques semaines.

Édité par l'Argus Suisse de la Presse, S. A., ce volume in-8° relié, de plus de 500 pages, illustré, contient divers travaux originaux sur la presse par M. le Dr J. Steiger, professeur, à Berne, M. le Dr E. Röthlisberger, professeur, à Berne, MM. A. Martin-Achard, avocat, à Genève, le Dr A. Hablutzel, de Winterthur, et le Dr O. Wettstein, de Zurich, des vers charmants de Jean Violette, de Genève, et de Ch. Strasser, de Berne. Il publie, en outre, une quantité de renseignements sur les 4382 journaux paraissant actuellement en Suisse. Trois tables des journaux, l'une alphabétique, la seconde analytique, la troisième géographique, rendent la consultation de ce volume très facile et très pratique.

Nous nous bornons, pour aujourd'hui, à signaler à nos lecteurs la parution de ce volume et reviendrons sans doute, plus tard, avec quelques détails sur cette importante publication utile à tous ceux qui peuvent avoir besoin d'un renseignement quelconque sur la presse.

LES VIEUX DE LA VIEILLE

DANS deux semaines, les troupes d'élite de la I^{re} et de la II^e divisions seront sur pied pour les grandes manœuvres d'automne.

Bien des citoyens, à la moustache et aux cheveux grisonnants, qui ont aujourd'hui posé les armes, sentiront, à la vue de tous ces jeunes soldats, répondant à l'appel du drapeau, vibrer en eux cette fibre militaire encore si vivace chez nous.

— Tonnerre ! si j'avais vingt ans de moins ! s'écriera plus d'un de ces vieux troupiers, en essayant furtivement une larme de regret.

Pour consoler ces vétérans d'une retraite à laquelle les oblige seule une impitoyable limite d'âge, évoquons leurs exploits d'antan. Et cela aussi stimulera l'ardeur des jeunes qui s'en vont prendre le fusil.

La prise d'Aclens.

Voici le récit de la prise d'Aclens, de la bataille de « Battaclens » si vous aimez mieux, tel que le fit un correspondant de la *Gazette*. C'était le 20 septembre 1879. Cette action d'éclat, qui était d'ailleurs au programme, clôtura brillamment les manœuvres de la I^{re} division, que commandait alors le colonel Paul Ceresole.

Dès l'aube la diane réveillait dans les divers cantonnements les soldats des deux corps et le so-